

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Fouquier contourna le gros de la foule en suivant la paroi des murailles, et atteignit une fenêtre ouverte donnant sur le jardin.

Dans l'embrasure de cette fenêtre causaient deux personnages qui paraissaient désireux de s'isoler au milieu de cette cohue envahissante.

A peine l'un aperçut-il l'agent de M. Lenoir, qu'il fit un signe à son interlocuteur, puis tourna sur ses talons et s'éloigna.

L'autre demeura le coude appuyé sur la grille de la fenêtre, plongeant ses regards dans le jardin, lequel commençait à devenir presque désert.

Fouquier vint se placer près de cet homme. Tous deux tournaient le dos à l'intérieur de la salle.

—Eh bien ? dit le premier personnage.

—Rien !

—Quoi !... tu ne l'a pas suivi ?

—Je n'ai pas pu.

—Je t'ai cependant laissé à ton poste, rue du Chaume.

—Oui, monsieur Pick ; mais il est arrivé quelque chose que nous n'avons pu prévoir.

—Qu'est-ce donc ?

—Au moment où, l'œil au guet, je venais de voir sortir par la petite porte de l'hôtel celui que je devais suivre, au moment où j'allais m'élançer sur ses traces, un homme, embusqué d'avance sans doute dans quelque coin obscur, s'est élançé sur moi et m'a terrassé.

—Cet homme, l'as-tu vu ?

—Non ; j'ai senti un choc violent sur la tête, je suis tombé ; le coup était tellement rude que ma vue a été brouillée pendant plus d'une minute, et quand je suis revenu à moi, la rue était déserte.

—Imbécile ! murmura M. Pick.

Puis, reprenant à haute voix mais de façon cependant à ce que ses paroles ne pussent être entendues d'un autre que de son interlocuteur :

—Alors, dit-il, tu a perdu ton temps ?

—Ce n'est pas ma faute, répondit l'agent en sous-ordre.

M. Pick fit un geste d'impatience.

—Qu'as-tu fait ensuite ? reprit-il après un léger silence.

—Bien certain que j'avais perdu la piste, je suis venu ici vous avertir. En vous attendant, j'ai joué, j'ai perdu, mais en quittant le *biribi*, j'ai aperçu le garçon de Bernard et le jeune soldat qui, avec l'étudiant, a juré au teinturier de l'aider à retrouver sa fille.

—Ah ! fit M. Pick avec un intérêt marqué, les deux jeunes gens sont ici ?

—Dans le salon voisin.

—Très-bien. As-tu vu Jacquet ?

—Oui, ce soir avant d'aller rue du Chaume.

M. Pick prit dans la poche de son habit un petit carton de forme oblongue, assez semblable à ces cachets de leçon dont se servaient jadis les professeurs.

Ce carton, de couleur jaunâtre, ne portait aucune trace de caractère, soit imprimé, soit écrit à la main. M. Pick le déchira avec précaution en formant une déchirure bizarre, puis, le glissant dans la main de son compagnon :

—Rue d'Argenteuil, numéro 3, dit-il : une porte verte ; il y a une fente au-dessus du marteau. Tu glisseras ce carton dans la fente ; va vite !

Fouquier Tinville fit signe qu'il avait compris et s'esquiva rapidement.

Lorsque M. Pick fut certain que l'agent avait quitté la maison de jeu, il reprit à la fenêtre la place qu'il avait quittée.

Le personnage qui avait abandonné M. Pick lorsque Fouquier était apparu dans la salle du *creps*, revenait à pas lents vers la fenêtre toujours demeurée ouverte.

Le feu des bougies, dont étaient abondamment pourvus les lustres suspendus au plafond, jetait alors sur lui une clarté brillante et permettait d'examiner en détail sa physionomie à l'aspect paternel et insignifiant.

Cette physionomie, au reste, nos lecteurs la connaissent, car c'était celle de Saint-Jean, le valet de chambre de M. de Niorres.

Quand il eût repris position auprès de M. Pick :

—Vous aviez raison, dit celui-ci à voix basse, ce n'est pas Fouquier qui vous a suivi.

—J'en étais certain, répondit Saint-Jean.

—Un homme embusqué l'a terrassé au moment où, suivant mes instructions, il allait s'élançer sur vos traces, et c'est probablement cet homme qui s'est acharné à vos pas.

—Mais celui-là, qui est-il ?

—Je ne sais ; Fouquier n'a pu le voir.

—Il faut le connaître.

—On y tâchera. Avez-vous quelques indices ?

—Aucun. Convaincu que c'était Fouquier qui m'espionnait, je n'ai même pas tourné la tête pour ne pas l'inquiéter. Ce n'est qu'une fois arrivé à la demeure des deux jeunes gens, et après leur avoir remis les deux lettres (il y a de cela une demi-heure à peine) qu'en redescendant dans la rue j'ai compris, par l'ombre que projetait le corps de celui qui m'attendait, que celui-là ne devait pas être Fouquier. J'ai voulu ruser pour savoir à qui j'avais affaire, mais j'ai perdu mon temps. En quittant la rue Louis-le-Grand, je n'étais plus suivi. Qu'était devenu l'homme ? je n'ai pu le deviner. Des recherches trop minutieuses pouvaient offrir un danger ; j'y ai renoncé ; mais il faut absolument savoir quel est ce personnage. Est-ce un espion du conseiller ?

—Peut-être.

—Tant mieux, Pick, si cela est. La partie n'en est que plus belle. En attendant, ouvre l'œil !

Pick fit un geste d'assentiment.

—Jean et Nicolas sont là, reprit-il après un silence et en désignant la salle du *biribi*.

—Ah ! ah ! fit Saint-Jean en réfléchissant ; cela est bon à savoir.

—Et Jacquet ? reprit M. Pick en baissant encore la voix.

—Jacquet joue double jeu, répondit Saint-Jean. Il est pour nous et contre nous.

—Que faut-il faire, alors ?

—S'en servir adroitement ; puis le moment venu...

Saint-Jean ne compléta pas sa pensée par la parole ; mais le regard qu'il adressa à l'agent de police acheva clairement sa phrase.

—Bamboulà n'est pas arrivé ? dit-il ensuite en se retournant un peu vers le salon.

—Pas encore.

—Je vais l'attendre ; je n'ai plus besoin de vous, Pick.

Songez seulement à l'homme en question. Georges est à l'hôtel ; il pourra vous renseigner, si c'est un espion du conseiller. Cette nuit, à l'heure et au lieu ordinaires."

Et saint-Jean, sans attendre une réponse, quitta l'agent de police et passa dans le salon du *biribi*.

Ce moment correspondait avec celui où Danton, appelant Barraas, présentait Saint-Just au jeune officier.

XIII.—Le *biribi*.

Depuis qu'il se trouvait en présence de la foule des joueurs qui faisaient rouler l'or et l'argent sur le tapis vert, Joachim jetait autour de lui des regards effarés, et une émotion fiévreuse faisait circuler rapidement le sang dans ses artères.

—Si nous jouions ! dit-il tout à coup.

—Bah ! dit Augereau en riant ; votre caractère sacré, monsieur l'abbé.....

—Morbieu ! interrompit violemment Joachim ; combien de fois faut-il vous répéter que je ne suis pas abbé, que je ne l'ai jamais été et que je ne le serai jamais !

—C'est donc décidé, bien décidé ? Plus de soutane ?

—J'endosse l'uniforme.

—Tapez là ; c'est dit !

—C'est dit ; demain je m'enrôle !

Et Joachim serra énergiquement la main de son interlocuteur.

—Bravo ! ajouta Nicolas en riant ; et toi, Jean, n'es-tu pas tenté ?

Jean secoua doucement la tête.

—Je me feris bien soldat, répondit-il, car j'aime le métier, je le sens ; mais je sens aussi que je ne pourrais jamais quitter maître Bernard et sa femme dans l'état de désolation où ils se trouvent.

—J'ai remué tant Paris sans rien trouver ! dit Nicolas avec un soupir.

—Faut-il donc que les pauvres gens désespèrent ? demanda Augereau avec intérêt.

—Je n'en sais rien, fit Jean ; je les ai laissés, en quittant la maison, avec un homme qui paraissait vouloir se mêler activement de toute cette malheureuse affaire.

—Qui donc ? demanda Michel.

—Un monsieur qui a voyagé avec nous aujourd'hui ; un ami de maître Danton, M. Fouché.

Deux joueurs qui venaient de quitter la table passaient alors près du petit groupe. L'un d'eux, en entendant prononcer le nom de Fouché, tressaillit visiblement.

C'était celui que Barraas avait désigné à Danton et à Saint-Just pour un capucin à demi défroqué. Il l'avait appelé Chabot.

—Fouché, répéta Chabot à voix basse et en se penchant vers son compagnon ; n'est-ce pas un oratorien comme vous, mon cher Joseph Lebon ?

—Oui, répondit le second personnage : il est professeur à Juilly.

—Vous le connaissez ?

—Assez pour vous présenter à lui si vous le désirez.

—Cela me ferait grand plaisir. J'ai à lui parler au sujet d'une certaine affaire dont, m'écrivit-on, il s'est chargé.

—Demain nous irons chez lui."

Les deux hommes passèrent, heurtant du coude Saint Jean qui paraissait être fort absorbé par la contemplation du jeu.

—Ainsi, avait repris Michel en s'adressant à Nicolas, vous renoncez à l'espoir de retrouver la pauvre enfant ?

—Je n'y renonce pas plus que Brune, répondit le jeune soldat ; et, d'après ce qui s'est passé ce soir, je crois, au contraire, que nous réussirons enfin dans nos recherches.

—Comment ? demanda Augereau.

—Brune a assisté ce soir à la conversation qui a eu lieu chez Bernard. M. Fouché prétend que la *Jolie mignonne* existe encore et qu'il sait où elle est. Il veut l'aller chercher, et comme il faut avec lui quelqu'un ayant connu l'enfant et pouvant se faire reconnaître de lui, il a proposé à Brune de l'accompagner.

—Bravo ! dit Michel.

Seulement, continua Nicolas, il y a un obstacle à l'exécution de ce projet.

—Lequel ? demanda Joachim avec vivacité.

—Manque d'argent."

Les différents personnages composant le petit groupe se regardèrent mutuellement. Chacun d'eux comprenait parfaitement la situation, car tous étaient pauvres.

—Brune n'a rien ni moi non plus, continua le jeune soldat. Ce pauvre Bernard a si fort dépensé pour les recherches qu'il a fait faire depuis quinze jours, qu'il doit de tous les côtés. Le peu qu'il possède est même engagé.

—C'est vrai, dit Jean avec un soupir.

—Et comme il s'agit d'un voyage long et dispendieux, l'argent est d'abord nécessaire.

—Mais M. Fouché peut vous aider, dit Michel.

—Cela est difficile à demander, répondit Nicolas ; et qui sait si une pareille confiance ne refroidirait pas la bienveillance qu'il témoigne. Et cependant il faut partir demain et il faut bien cinq cents livres.

—Comment ferez-vous ?

—Voilà l'embarrassant. Pour ne pas affliger maître Bernard et sa femme, Brune ne leur a rien dit. Tout à l'heure lorsque nous nous creusions la tête pour chercher un moyen, une idée m'est venue. Est-elle bonne ? voilà toute la question.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Augereau.

—Brune possédait trois écus, moi un, cela faisait quatre, Jean en a donné deux, tout son bien, cela fait six. Il a été convenu que je risquerais au *biribi* ces six écus, notre avoir à tous trois, jusqu'à ce que j'aie gagné la somme nécessaire.

—Bonne idée ! s'écria Augereau ; vous gagnerez !

—Eh mais, ajouta vivement Michel, si nous vidions tous nos poches pour augmenter la mise.

—Cela va, dit Joachim ; voilà sept livres, c'est ce qui me reste.

—En voici douze, reprit Michel.

—En voilà deux, dit piteusement Augereau.

—Et toi, Tallien ?

—Trois écus ; répondit celui-ci.

—Total général : seize écus ! Une fortune ! proclama Michel. Nous ferons sauter la banque.

—Autre idée et plus lumineuse encore ! s'écria le maître d'armes : pour nous assurer la chance, que l'enfant joue pour nous tous."

Et il désigna Joachim.

—Moi ? dit celui-ci.

—Eh sans doute ! vous n'avez jamais joué. Aux innocents les mains pleines ! D'ailleurs, on gagne toujours la première fois que l'on joue ; c'est comme cela !

—Oui ! oui ! jouez pour nous," dirent à la fois Jean, Nicolas et Tallien.

Joachim prit l'argent, et, rougissant d'émotion, il s'approcha de la table.

Saint-Jean s'effaça poliment pour le laisser passer ainsi que ses compagnons.

—Je ne connais pas les règles, dit Joachim en hésitant.

—Raison de plus ; jouez au hasard," répondit Michel.

Joachim prit un écu et le jeta sur la table ; il perdit.

—Bah ! dit Augereau, le premier coup ne signifie rien ! Continuez ! Hardi ! N'ayez pas peur !

Joachim mit deux écus sur un numéro. Le numéro ne sortit pas.

Les jeunes gens se regardèrent avec découragement. Saint-Jean souriait.

—Mettez-en quatre ! dit Michel avec impatience.

Joachim obéit. Il perdit encore. La moitié de la petite fortune était déjà engloutie dans l'abîme.

Joachim devint rouge comme un coquelicot, et, saisissant huit écus sur les neuf qui lui restaient, les lança sur la table.

Le banquier appela le numéro gagnant : le fatal rateau ramassa les huit écus.

De rouge qu'il était, Joachim était devenu pâle comme une statue de marbre. Ses compagnons baissaient la tête avec stupeur.

Le jeune homme la main frémissante, plaça son dernier écu sur le numéro 16.

Tous ces jeunes cœurs palpaient violemment ; l'angoisse de l'attente se peignait dans tous les regards, les mains s'étreignaient fiévreusement.

Le banquier remua le sac et y plongea sa main. Saint-Jean souriait toujours.

—Seize ! proclama le banquier,

Joachim était muet de saisissement.

L'un des croupiers placés près du banquier prit soixante-quatre écus et les poussa devant le joueur gagnant.

—Est-ce assez ? demanda Joachim.

—Non ! dit Nicolas. Il en faut presque encore autant. Jouez toujours ; la chance nous vient !

Saint-Jean ne souriait plus. Quittant son poste d'observation près des jeunes gens, il se glissa doucement jusque derrière la chaise du banquier. Joachim continuait à jouer ; le banquier remuait le sac.

Saint-Jean se baissa rapidement tandis que les croupiers faisaient faire le jeu, et parla vivement à l'oreille du banquier.

Celui-ci tourna légèrement la tête, fixa ses regards sur Joachim, cligna ses petits yeux et appela le numéro sortant.

Joachim perdit ; mais comme il possédait soixante-cinq écus et qu'il n'en avait risqué que cinq, la perte était insignifiante.

Pressé par ses compagnons, il continua ; mais la bonne chance paraissait l'avoir complètement abandonné. A chaque coup qu'il risquait, il voyait sa mise aller s'enfourner dans les ébêles de la banque.

Une nouvelle émotion assaillait de nouveau les jeunes gens ; cependant ils ne désespéraient pas encore.

Peu à peu l'influence pernicieuse du jeu s'emparait de l'esprit de Joachim. Son front devenait brûlant, ses regards se fixaient, sans changer de direction, sur ce tapis vert qu'ils contemplaient ce soir-là pour la première fois, ses mains tremblaient, sa raison s'égarait.

A chaque coup qu'il perdait, la respiration devenait plus embarrassée.

Bientôt il n'eut plus devant lui que dix écus.

Avant que ses compagnons ne pussent s'opposer à son dessein, il saisit les dix pièces et les jeta sur la case portant le numéro 18, sur laquelle il s'acharnait depuis un moment.

—Les jeux sont faits ! dirent les croupiers.

Joachim se pencha avidement vers le banquier.

Celui-ci retirait du sac un numéro.

—Vingt-cinq ! proclama-t-il.

—Voleur ! hurla Joachim avec rage. Il a rejeté un second numéro, et c'était le mien.

—Vous vous trompez, monsieur," dit froidement un croupier.

Mais Joachim était certain d'avoir vu une manœuvre frauduleuse. Sa colère était effrayante.

(A continuer.)

MEURS A SAN FRANCISCO.

Sacramento vient d'être le théâtre d'un nouvel homicide. La victime est M. Charles E. Fisher, administrateur du journal le *Reporter* ; le meurtrier, un jeune homme nommé Charles Dell, qui est représenté comme ayant aspiré à la main de Mlle. Fisher. Il paraît que le père, voyant d'un mauvais œil ses poursuites, lui aurait, à plusieurs reprises, défendu l'entrée de sa maison, et serait même allé jusqu'à le menacer de lui donner des coups de canne s'il ne tenait compte de la défense. A ce sujet, on raconte que Dell aurait dit à quelqu'un que si Fisher essayait de mettre ses menaces à exécution, il le tuerait.

L'instruction révélera sans doute s'il a tenu oui ou non ce propos malheureux. Quoi qu'il en puisse être, avant hier, en l'absence du père, Dell, accompagné d'un de ses amis nommé Potter, était allé faire une visite à Mlle. Fisher. M. Fisher, survenant sur ces entrefaites, trouva les trois jeunes gens ensemble, et son premier mouvement fut d'ordonner à Dell de sortir. Celui-ci refusant d'obéir, ou n'obéissant pas assez vite à son gré, il lui portait sur la tête plusieurs coups d'une lourde canne qu'il avait à la main. Dell, s'il faut en croire sa propre version, essaya d'abord de parer le coup avec le bras ; mais il ne put y réussir, et c'est alors que se sentent blessé, il fit usage d'un revolver dont il était porteur. Il tira successivement trois coups, le premier desquels atteignit M. Fisher au côté droit, à deux pouces du sein, infligeant une blessure mortelle. Les deux autres coups ne portèrent pas. M. Fisher s'était jeté sur son adversaire, et en essayant de le désarmer, avait roulé avec lui sur le poêle. Presque aussitôt, cependant, il sentit ses forces l'abandonner, et Dell, put se dégager de son étreinte et prendre la fuite.

Le bruit des détonations attira immédiatement un certain nombre de personnes. On envoya chercher un médecin, tandis que d'autres personnes allaient avertir Mme Fisher et sa sœur, qui étaient justement sorties. Elles revinrent en toute hâte, mais quand elles arrivèrent, M. Fisher avait cessé de vivre.

Dell fut arrêté peu de temps après à son domicile. Il était couché, et portait la tête enveloppée de bandages. Il est évident qu'il a été frappé. Il raconte que c'était sa dernière visite, et qu'il était venu dans l'intention de donner des explications sur certains faits qu'il supposait être la cause de l'antipathie qu'il avait inspirée au défunt.